

Michèle Perez, Linda Idjéraoui-Ravez

**Les sciences de l'information et de la communication et la mémoire des résistances :  
l'exemple de la contre-culture à Nice.**

micheleperez@hotmail.com; linda.idjeraoui-ravez@unice.fr – Laboratoire I3M, Université de Nice

Dans quelle mesure l'histoire de la revendication de la création dans la vie quotidienne telle qu'elle émane de l'homme ordinaire ou des mouvements de la contre-culture, peut-elle constituer un objet d'investigation pour les SIC ? En quoi cet objet peut-il venir à l'appui d'une meilleure appréhension des bouleversements sociaux produits par les TIC et des revendications qui les sous-tendent ? L'aliénation de la vie quotidienne suscite depuis longtemps des résistances, des aménagements, qui se redéployent sous l'influence des TIC. Certaines de ces résistances n'ont pas été identifiées ou sont tombées dans l'oubli. En quoi leur réhabilitation, qui vient à l'appui de l'intérêt d'une histoire de la revendication de la création dans la vie quotidienne constitue-t-elle de même un objet pour les SIC ?

Dans quelle mesure l'histoire de la revendication de la création dans la vie quotidienne telle qu'elle émane de l'homme ordinaire ou des mouvements de la contre-culture, peut-elle constituer un objet d'investigation pour les sciences de l'information et de la communication ? En quoi cet objet peut-il venir à l'appui d'une meilleure appréhension des bouleversements sociaux produits par les TIC et des revendications qui les sous-tendent ? L'aliénation de la vie quotidienne suscite depuis longtemps des résistances, des aménagements, qui se redéployent sous l'influence des TIC. Certaines de ces résistances n'ont pas été identifiées ou sont tombées dans l'oubli. En quoi leur réhabilitation, qui vient à l'appui de l'intérêt d'une histoire de la revendication de la création dans la vie quotidienne, constitue-t-elle de même un objet pertinent pour les SIC ? L'exemple de l'existence d'un mouvement contre-culturel au sein d'un territoire, la ville de Nice, qui apparaît peu concerné de prime abord par ce type de revendication offre un terrain intéressant qui sera proposé en deuxième partie.

*I. La réhabilitation des résistances oubliées ou méconnues comme objet pour les Sciences de l'information et de la communication*

Depuis quelques années, la mémoire des résistances fait l'objet de nombreux travaux et ouvrages qui lui sont consacrés et qui tendent à inscrire la contestation dans le temps long. La proposition de cette communication est que réhabiliter des résistances oubliées, requalifier des résistances méconnues, sont des opérations qui intéressent au premier plan les Sciences de l'information et de la communication, entre autres dans leur rapport, en tant qu'interdiscipline, à la philosophie politique et aux cultural studies anglo-américaines.

A. La question de la revendication de la création dans la vie quotidienne sous-tend les transformations sociales liées aux TIC.

L'analyse des phénomènes contemporains liés à Internet et de la contestation qui lui est en partie liée, nécessite une bonne compréhension de l'histoire des résistances populaires concernant la question de la revendication de la création dans la vie quotidienne.

En effet, l'un des objets des Sciences de l'information et de la communication s'intéresse aux transformations qui touchent la société avec l'usage des technologies de l'information et de la communication, or, l'une des principales transformations provient de la manière dont les individus se sont saisi des opportunités offertes par les technologies de l'information et de la communication en matière de création. Ces réalisations, qu'elles soient proprement artistiques ou qu'elles s'inscrivent dans le domaine plus large de la créativité, sont venues actualiser une question ancienne, celle de la séparation entre producteur et consommateur, qui excède le domaine de la création artistique pour concerner tous les domaines. Cette séparation se met en place avec la modernité et la révolution industrielle; conception et réalisation, jusque-là liées, font l'objet de processus désormais différenciés. La partie créative s'incarne alors dans une activité séparée, l'art, prise en charge par une catégorie professionnelle spécialement dédiée, les artistes (Michel Freitag). Cette séparation fondamentale, ce partage du sensible (pour rattacher ce propos à Jacques Rancière), n'a dès lors plus cessé d'être l'enjeu d'une lutte éminemment politique. Sa remise en cause fonde toute l'action des avant-garde artistiques du début du XX<sup>ème</sup> siècle et sous-tend ses développements contre-culturels des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Elle demeure en effet un enjeu présent, justement réactualisé par Internet, dans les liens entre création et politique.

B. La revendication de la création dans la vie quotidienne, une question qui s'inscrit dans le temps long.

Cette transformation sociale par les technologies de l'information et de la communication s'insère donc dans une question ancienne, qui s'inscrit dans le temps long, au sens de Fernand Braudel. Or, une bonne appréhension de cette question est essentielle. Les Sciences de l'information et de la communication, interdiscipline de laquelle la philosophie politique n'est pas absente, se sont tout naturellement saisies, en tant que sciences sociales, de la question du développement humain et du bonheur, de la vie bonne, de la question de l'émancipation humaine et des résistances individuelles ou collectives à l'aliénation, en s'appuyant sur les travaux de l'Ecole de Francfort, sur les philosophes critiques - de Foucault à Deleuze et Guattari, ou encore Marcuse, Rancière, Lazzarato, Hardt et Negri, ainsi que Stiegler - et sur les philosophies critiques de la vie quotidienne (notamment avec Roland Barthes et Edgar Morin pour ne citer qu'eux dans l'optique qui nous occupe ou encore Henri Lefebvre). Cette question de la résistance demeure fondamentale, qu'elle se manifeste de façon classique ou qu'elle emprunte les voies de l'infrapolitique. L'hypothèse est ici de proposer comme éclairante pour les SIC l'histoire de la revendication de la création dans la vie quotidienne telle qu'elle émane de l'homme ordinaire comme faisant partie intégrante de l'histoire des résistances à l'aliénation et au partage du sensible (Jacques Rancière). Cette histoire des résistances est en effet nécessaire pour resituer les revendications et les pratiques actuelles, pour en affiner leur compréhension, pour les mettre en tension dans les questionnements qui les animent et qui sont parfois un peu oubliés, notamment dans leur dimension politique. Cette revendication porte en effet en elle, au-delà d'une remise en cause de la césure entre consommateurs et producteurs, les questionnements sur la vie bonne, sur une vie pleine, sur le rapport à la dictature de la rapidité, qui se retrouvent également dans les mouvements sociaux altermondialistes ou plus récemment dans les mouvements tels que les Indignés ou Occupy Wall Street, qui font écho à tout un ensemble de mouvements à travers l'histoire.

Il est ainsi question, dans le droit fil de la construction d'une anthropologie de la communication et de l'intérêt du temps long dans les SIC défendue par Paul Rasse ainsi que des rapprochements fructueux avec les Cultural Studies pour la discipline (Françoise Albertini, Nicolas Pelissier, 2009), de soumettre l'intérêt pour les SIC d'une histoire de cette revendication, d'une réhabilitation des résistances oubliées ou méconnues. Sous-tendant l'existence de modes de vie alternatifs, elle s'inscrit également dans l'intérêt de la discipline pour la sauvegarde d'une diversité des modes de vie, entendus comme parties intégrantes de la diversité culturelle (Eric Dacheux, Linda Idjéraoui-Ravez). La mémoire des résistances a retenu les actions des avant-garde, proprement esthétiques comme les différents mouvements artistiques de la modernité, notamment picturales, ou des avant-garde "mixtes", alliant art et politique, tels que Dada, le Surréalisme ou, plus profondément encore l'Internationale situationniste et ses prolongements. Leur objet, comme pour le romantisme révolutionnaire et certains socialismes, est de réduire à néant cette séparation entre création et vie quotidienne et de rendre à l'homme une vie pleine. C'est ce qui sous-tend également les vagues contre-culturelles des années 1960, c'est ce qui continue d'animer - parfois à leur insu - nombre de contestations actuelles. C'est cette question qui est absorbée au fur et à mesure avec vigilance par le marché.

De fait, si la mémoire des résistances inclut ces mouvements, d'autres, tout aussi importants, significatifs, n'y figurent pas, soit qu'ils aient été oubliés, soit qu'ils n'aient pas été reconnus, identifiés, en tant que résistances, et qui s'avèrent pourtant fondamentaux. Les Sciences de l'information et de la communication se sont emparées de cette question des rapports entre contestation politico-culturelle et Internet. Les travaux de Fred Turner, de Laurence Allard et Olivier Blondeau, de Fabien Granjon, entre autres et pour ne citer qu'eux, analysent les origines utopiques d'Internet et l'action militante dont il est le cadre. Nous nous saisissons ici principalement des conclusions d'Olivier Blondeau et Laurence Allard (2007) sur l'existence d'une part d'un mediascape fournissant " des exemples de vies et de scénarios d'existence" et d'autre part, du comportement diasporique de la contestation au niveau mondial, comportement diasporique qui s'incarne dans le slogan "We are everywhere"; on pourrait y ajouter, "depuis toujours".

Nous soutenons ainsi que la résistance contre la dichotomie entre création et vie quotidienne est un axe fondamental, qui est perçue dès l'origine comme un enjeu dont se saisissent les classes populaires, comme l'un des axes principaux de la promesse émancipatoire de la modernité, dont les pratiques actuelles sur Internet ne sont que le prolongement, la forme high-tech, mais dépossédée pour partie de son aspect subversif. Or, contrevenir à la séparation entre producteur et consommateur, entre ceux qui agissent et ceux qui regardent, demeure l'une des mises en cause fondamentales de nos sociétés, dans la mesure où cet axe les fonde et les traverse de part en part.

La réhabilitation des résistances méconnues ou oubliées peut donc offrir un intérêt pour les Sciences de l'information et de la communication, dans les domaines d'investigation que constituent les revendications d'une vie bonne, accueillant la création dans la vie ordinaire, pas seulement pour rendre compte de comment celles-ci se saisissent des TIC mais aussi pour rendre compte de ce qu'elles sont, notamment dans leur inscription historique. Ces résistances peuvent être le fait d'hommes ordinaires ou émaner de professionnels de l'art et de la culture, mais l'important ici c'est que ces formes s'inscrivent toutes deux dans des propositions de modes de vie alternatifs. Leur simple existence vient à l'appui de la détermination de l'existence d'une lutte opiniâtre de l'homme quant à la préservation de la création dans la vie quotidienne comme garantie d'une vie épanouissante. C'est à la seconde proposition, celle de la réhabilitation d'une résistance oubliée émanant en partie de professionnels de l'art et de la culture mais porteurs, suivant la définition que proposent Olivier Penot-Lacassagne et Christophe Bourseiller de la contre-culture, d'une critique de l'aliénation de la vie quotidienne et

d'un désir d'offrir à l'homme une vie plus pleine, que la seconde partie de cette contribution va s'intéresser.

De fait, les modes de vie et la vie quotidienne sont désormais le lieu et le moment révolutionnaires sur lesquels portent la critique sociale et ses propositions de changement. Le mouvement de la contre-culture à Nice offre un terrain d'investigation porteur à cet égard.

## *II. La réhabilitation d'une résistance oubliée : la contre-culture à Nice :*

Vue de l'extérieur, Nice renvoie une image de capitale de la Côte d'Azur, avec l'imaginaire qui y est rattaché, dédiée au tourisme, politiquement très homogène, au sein de laquelle il semble qu'aucune contestation au modèle dominant ne se déploie. Pourtant s'y développe depuis les années 1960 une proposition contre-culturelle. Si cette dernière souffre d'un manque de visibilité, elle se saisit des TIC et de la communication d'une façon qui assure la structuration du milieu qu'elle forme tout en mettant en exergue le projet social dont elle est porteuse.

### **A. Un territoire laboratoire de la modernité et du système politique et économique dominant :**

La communication officielle de la ville, telle qu'elle peut être saisie par exemple sur les sites Internet de la Métropole Nice Côte d'Azur et de l'Office de tourisme, s'inscrit dans la construction d'une image de métropole insérée dans une logique concurrentielle entre métropoles européennes. La ville de Nice s'analyse en outre selon les paramètres des villes néolibérales, tant par la gestion de l'espace public qui y est pratiquée que par les valeurs qu'elle met en exergue. Enfin, les différents scrutins électoraux, locaux comme nationaux, y ignorent l'alternance politique. La ville s'avère être un territoire intéressant pour la réhabilitation des résistances oubliées dans la mesure où la ville peut historiquement s'appréhender comme un laboratoire de la modernité. Nice devient en effet française en 1860, au moment où le territoire national, par le moyen de la construction combinée de routes et de voies ferrées, selon l'analyse d'Eugen Weber, devient, justement, national. Les sociétés traditionnelles qui subsistent jusque là dans les différentes régions avec leurs modes de vie basés sur l'autosubsistance, basculent inexorablement dès lors vers la modernité. Le territoire niçois connaît un parcours semblable, devenant dans le même mouvement et français et moderne. Comme partout ailleurs, ces changements sont porteurs à n'en pas douter d'enthousiasme, mais aussi de résistances. Et comme partout ailleurs, le présent continue d'abriter résistances et survivances de cette époque. Le territoire niçois offre donc un double intérêt dans cette analyse, à la fois au présent comme laboratoire du système politique et économique dominant et, historiquement, en tant que laboratoire de la modernité, dont toute contestation semble absente. Pourtant, l'existence d'une mouvance critique politico-culturelle est présente à Nice. En 2014, la contre-culture y est constituée par un certain nombre d'associations, de lieux, de personnalités et d'artistes. Historiquement, et pour rester dans les limites temporelles de la contre-culture stricto sensu dont l'apparition remonte aux mouvements contestataires des années 1960, elle est présente dès les premières manifestations, entre autres, de ce qui va devenir l'Ecole de Nice. L'hypothèse est ainsi que ce qui fait défaut, ce n'est pas l'existence d'une résistance politico-culturelle à Nice, c'est à la fois la visibilité et la mémoire de cette résistance.

La mouvance contre-culturelle à Nice dispose d'une faible visibilité aussi bien à l'extérieur qu'aux yeux des habitants. Ses acteurs eux-mêmes partagent le sentiment d'une existence récente et d'une vitalité moindre de la contestation politico-culturelle à Nice comparativement à d'autres territoires. Dans ce contexte, et dans la perspective de rattacher réhabilitation des résistances oubliées et sciences de l'information et de la communication, il est intéressant d'analyser le rapport entre mémoire et visibilité de la résistance politico-culturelle à Nice et usage des technologies de l'information et de la communication, pour en mesurer dans un premier temps l'impact en termes de structuration et de reconnaissance et dans un second temps l'impact en termes de mise en exergue des idéaux politiques. Il s'agit de s'interroger sur le fait de savoir si les technologies de l'information et de la communication permettent une meilleure visibilité au-delà de l'entre-soi et si le fonds politique, la résistance politique et économique véhiculée par la contre-culture se trouvent ou non renforcés par les aspects utopiques présents dans l'histoire d'Internet. En d'autres termes, il s'agit de s'interroger sur le rôle éventuel des technologies de l'information et de la communication de vecteurs permettant la mise œuvre des idéaux et de la critique sociale dont est porteuse la contre-culture.

## B. L'existence d'un dispositif contre-culturel à Nice

Il existe donc à Nice des propositions pour un autre mode de vie.

Ces propositions sont portées par un milieu identifiable, composé de personnalités, d'associations, de lieux de consommation et d'échange, de sociabilité, qui donne consistance à l'existence d'un dispositif contre-culturel. Il se compose de personnalités emblématiques, « historiques », présentes depuis des années, sur différents registres et de personnalités plus récentes. Schématiquement, on peut analyser son origine comme liant à la fois revendications identitaires occitanes et mise en cause du système politique et économique dominant. Cette double résistance va commencer par s'incarner dans les actions menées par le collectif Nux Vomica, qui agit sur la réactivation concomitante de la culture niçoise, comme créatrice de sens dans l'agir quotidien et de lien social et sur la disparition de la césure entre l'art et la vie quotidienne. Le collectif est ainsi à l'origine de la création, à la fin des années 1980, du premier lieu alternatif niçois, le Hangar Saint-Roch et de celle du carnaval indépendant, dont le but est d'assurer une participation active de la population, jugée absente du carnaval officiel. Cette fusion originelle entre les deux registres, si elle connaît un destin variable, continue d'alimenter en partie les pratiques des acteurs. Elle continue notamment de faire sens dans la résurgence des pratiques paysannes, laquelle constitue un axe de revendication et d'actions structurant pour ce milieu.

De la scission de ce premier mouvement, et dans son sillage, naîtra le second lieu – et le second moment – emblématique de la contre-culture à Nice, l'atelier de La Lanterne, puis, les Diables bleus, squatt artistique et culturel qui occupe pendant plusieurs années une caserne laissée en déshérence. Ce lieu, qui se veut ouvert sur le quartier, mais vis-à-vis duquel le voisinage entretiendra des rapports de méfiance, s'axe plus précisément sur une créativité libre et la mise en œuvre d'un mode de vie alternatif, porteuse elle aussi, comme ses prédécesseurs, des idéaux de l'Internationale situationniste. S'y crée par exemple un jardin potager, à une époque où cette pratique est peu usitée, s'y creuse un puits dans le parking, entre autres actions significatives. Entre croisements et scissions, le milieu de la contre-culture niçoise se construit et se structure dans ces différents moments et la plupart de ses acteurs d'époque continuent donc leur action aujourd'hui. Initiateurs d'actions dans l'espace public, tels que carna-

vals, fêtes, repas de rue, actions théâtrales, happenings, médias participatifs, ils continuent, après une période plus discrète de mettre en oeuvre les idéaux qu'ils portent à destination du public. De même, certains des lieux les plus importants à l'heure actuelle sont des émanations directes des lieux anciens.

L'examen des pages Facebook des différents acteurs permet de reconstituer la trame historique du milieu et de rendre compte des interactions. Il permet également de mettre en exergue une cartographie des lieux, de repérer les activités des uns et des autres, les affinités entre anciens et nouveaux, les relais qui s'établissent. De fait, depuis quelques années, de nouveaux acteurs apparaissent, de nouveaux lieux se créent, porteurs des mêmes idéaux et qui sont venus s'agréger aux éléments plus anciens. A cet égard, on constate en effet l'existence de liens forts entre les deux catégories d'acteurs, alors même que les nouveaux entrants ne sont pas forcément nés à Nice. L'usage des liens présents sur les sites Internet et qui renvoient aux sites des autres acteurs, le relai de la communication des différentes actions entreprises par les uns et les autres, les actions construites en commun ou faisant appel aux diverses compétences présentes pour construire un événement témoignent de cet état de fait. Les TIC permettent une structuration du milieu, permettent un partage d'informations et assurent la communication entre les membres.

C. Une communication axée sur la structuration du milieu contre-culturel, mais attachée à promouvoir un projet social

Toutefois, bien que se voulant ouverts sur le grand public, il semble que les lieux et actions ne soient pas l'objet d'une communication entreprise à l'égard de ce dernier. A l'exception de quelques rares acteurs en effet, dont l'action est résolument tournée vers les habitants, la vitalité insufflée par l'arrivée de nouveaux acteurs a semble-t-il pour le moment un impact surtout axé sur l'existence du milieu. Le gain de visibilité assuré par les TIC sert avant tout aux acteurs eux-mêmes et ne paraît pas bénéficier au milieu qu'ils forment en termes de visibilité auprès des habitants pour le moment.

Néanmoins, cette vitalité nouvelle semble avoir un impact sur la mise en visibilité des modes de vie et des projets alternatifs portés par les structures. Le premier mouvement d'explicitation du projet politique semble en effet avoir été porté par les nouveaux entrants, en partie parce que ces derniers se positionnent plus volontiers sur l'économie sociale et solidaire, porteuse d'un projet de société global. On peut également émettre l'hypothèse d'une moindre auto-censure de leur part que celle qui semble être pratiquée par les « natifs ». Les échanges avec des représentants des deux catégories d'acteurs témoignent de leur semblable attachement aux valeurs de gratuité, de solidarité, de convivialité (au sens d'Ivan Illich), de sortie de la société de consommation, de réappropriation des savoir-faire et des savoir-vivre (au sens de Bernard Stiegler), et de promotion de la transition énergétique. Mais le constat s'impose d'un discours plus volontiers explicite sur les sites internet des acteurs de l'économie sociale et solidaire, particulièrement ceux qui se consacrent à la mise en oeuvre d'une agriculture urbaine partagée, par rapport aux acteurs plus anciens, qui se montrent plus attachés à la promotion de la culture underground et d'un mode de vie plus festif, plus hédoniste, comme vecteur privilégié de leur projet politique et social.

Toutefois, au-delà de ces différences, ces observations permettent la mise en lumière d'un patrimoine de résistances oubliées ou méconnues en attirant l'attention sur l'existence au sein d'un territoire qui semble a priori inhospitalier au type d'idéaux défendus par la contre-

culture, de mouvements porteurs d'un modèle d'existence alternatif, dans un processus de réhabilitation au double sens de rendre justice et de restaurer, en vue de patrimonialiser et de transmettre. Ce point de vue se rallie à ce que peut véhiculer Walter Benjamin autour de la « tradition des opprimés ».

Ces observations permettent également d'envisager la notion de contre-culture comme un outil conceptuel pertinent en tant que structurant et transversal.

En effet, on l'a vu cette notion agrège un ensemble d'auteurs en philosophie notamment politique, des sociologues (et les fondements en ont été posés par Pierre Bourdieu), des mouvements contestataires anciens ou récents comme le néozapatisme, l'altermondialisme, les Indignés ou Occupy Wall Street, des doctrines politiques (comme le marxisme des jeunes années, l'anarchisme, le romantisme révolutionnaire, etc.), des avant-garde artistique (au premier rang desquelles l'Internationale Situationniste), mais également un corpus d'actions liées à l'artivisme, etc., autour des modes de vie comme lieux révolutionnaires.

Or, cet ensemble est précieux pour les SIC, notamment parce que les TIC – et Internet au premier rang – sont le lieu de la résistance, que ce soit par l'information et par la communication des idéaux, des valeurs et des actions d'une part et d'autre part par la structuration même du réseau.

#### Bibliographie :

Albertini F., Péliissier N., (2009), Les Sciences de l'Information et de la Communication à la rencontre des Cultural Studies, Paris, L'Harmattan, 254 p. - 7 -

Allard L., Blondeau O., (2007), Devenir média. L'activisme sur Internet entre défec-tion et expérimentation, Paris, Ed. Amsterdam

Bourseiller C., Penot-Lacassagne O. (2013), Contre-Cultures !, Paris, CNRS Editions, 314 p.

Dacheux E. (2013), « Le défi des SIC, prendre en compte la pluralité de l'économie pour rendre compte de la diversité culturelle »

Dacheux E. (2011), « Economie solidaire et communication » in J.-L. Laville coordination, L'économie solidaire, coll. Les essentiels d'Hermès, CNRS Editions (en ligne).

George E. (2004), « La place problématique de la démarche critique dans les études de communication », Colloque du département des communications de l'Université du Québec à Montréal, 2-3 avril

Granjon F., (2001), L'Internet militant. Mouvement social et usage des réseaux télématiques, Paris, Apogée, 189 p.

Guattari F., Négri T. (2010), Les nouveaux espaces de liberté, Paris, Nouvelles éditions Lignes, 220 p.

Idjéraoui-Ravez L. (2010) : « De la diversité culturelle au musée de l'immigration : le cas de la CNHI », in Médias, dispositifs, médiations ? (dirs. A. Koukoutsaki et S. Thiéblemont-Dollet), Collections Interculturalités, Quatrième édition, Presses universitaires de Nancy

Rasse P. (2013), « Diversité et dynamique du progrès », Revue française des Sciences de l'information et de la communication, (en ligne), 2/2013, Communication et diversité culturelle

Rasse P. (2006), « Les Cultural Studies et l'étude des cultures populaires, (en ligne), MEI 24-25, Etudes culturelles et Cultural Studies

Scott J. C. (2008), La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne, Paris, Editions Amsterdam, 270 p.